

---

## Canonisation, imagologie, non-lecture. À propos de la réception de Paul Nizan (1905-1940)

Koenraad Geldof

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9091>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9091

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 63-79

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Koenraad Geldof, « Canonisation, imagologie, non-lecture. À propos de la réception de Paul Nizan (1905-1940) », *Studi Francesi* [En ligne], 154 (LII | I) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9091> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9091>

---



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

## Canonisation, imagologie, non-lecture. À propos de la réception de Paul Nizan (1905-1940)

### Questions de lecture, lectures en question

Qui est Paul Nizan? Un intellectuel communiste, nous disent les histoires littéraires et les nombreuses histoires portant sur l'intellectuel français au xx<sup>e</sup> siècle. Un intellectuel communiste qui est l'auteur de deux pamphlets (*Aden Arabie* et *Les Chiens de garde*), de trois romans (*Antoine Bloyé*, *Le Cheval de Troie* et *La Conspiration*), d'une longue préface à une traduction de fragments de penseurs pré-socratiques (*Les Matérialistes de l'Antiquité*) et d'un grand nombre de comptes rendus et d'autres textes journalistiques<sup>1</sup>. On vous racontera aussi que le destin de Paul Nizan fut tragique: suite à l'invasion de la Pologne par les Nazis et les soviétiques (septembre 1939) – et donc pas à cause du pacte stalino-hitlérien en tant que tel<sup>2</sup> –, Nizan décide de quitter le PCF. Peu après cette prise de distance publique<sup>3</sup> et lourde de conséquences, la guerre éclate. En mai 1940, tout près de Dunkerque, Nizan est tué par une balle allemande dans la tête. Une vie intense, entièrement vouée à la cause communiste se termine de manière brutale, violente. Est-ce que l'oeuvre survivra sans l'auteur et surtout sans le contexte social, culturel et politique qui fut le sien, puisque le 10 mai 1940 annonce aussi la fin d'une époque mouvementée, d'une époque de crise et de polarisation idéologique extrême dont le champ de gravité a désorbité tant d'intellectuels? Nizan lui-même n'a jamais esquivé cette question dramatique. Il savait parfaitement bien que la postérité d'une oeuvre critique et littéraire complètement absorbée, dictée même par les combats du jour, par l'actualité brûlante est loin d'être assurée:

Les romanciers devraient s'attacher à cette question: comment décrire un monde qui change avec une technique et des démarches telles que la description de ce changement ait des chances de *durer*? On devine qu'il n'y a pas de très grandes oeuvres qui soient seulement d'actualité. Il est possible que nous soyons dans une époque qui ne permet que ces oeuvres, mais nous n'en savons rien encore. Il faut jouer la partie. (NC 88; 1935; je souligne)

Nizan a joué la partie. Corps et âme, sans arrière-pensées, cartes sur table – quoi que le PCF, Aragon ou Lefebvre aient lâchement pu insinuer après sa mort. La survie de l'oeuvre, quant à elle, a été moins évidente, mais tout au long de l'après-guerre,

(1) Dans ce qui suit, je recourrai aux ouvrages de Nizan et aux sigles suivants: Paul NIZAN, *Aden Arabie*, Préface de Jean-Paul SARTRE, Paris, Eds. la Découverte - Seuil, coll. «Points - roman», n. 218, 1987 [1931]: AA; *Les Chiens de Garde*, Paris, Maspéro, coll. «petite collection maspéro», n. 10, 1969 [1932]: CdG; *Antoine Bloyé*, Paris, Grasset, coll. «Les cahiers rouges», n. 50, 1985 [1933]: AB; *Le Cheval de Troie*, Paris, Gallimard, coll. «L'Imaginaire», 1994 [1935]: CdT; *La Conspiration*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n. 511, 1973 [1938]: C; *Paul Nizan, intellectuel communiste, 1926-1940;*

*articles et correspondance inédite, 1 et 2*. Présenté par Jean-Jacques BROCHIER, Paris, Maspéro, coll. «petite collection maspéro», n. 55-56, 1970: IC1& IC2; *Pour une nouvelle culture*. Textes réunis et présentés par Susan SULEIMAN, Paris, Grasset, 1971: NC. Pour une bibliographie exhaustive des écrits de Paul Nizan, voir Robert S. THORNBERRY, *Les écrits de Paul Nizan (1905-1940). Portrait d'une époque. Bibliographie commentée, suivie de textes retrouvés*, Paris, Champion, coll. «Histoire du livre et des bibliothèques», n. 6, 2001.

(2) Cfr. IC2, p. 107s.

plusieurs interventions – de la part de Sartre, bien sûr, et dans un nombre croissant de monographies et d'articles – semblent avoir sauvé la postérité des textes de Nizan. Apparemment, en produisant des écrits d'actualité, Nizan a réussi à devenir un écrivain qu'on lit sans doute assez peu mais dont le nom et un certain prestige survivent.

Pourtant, rien n'est moins sûr. Il suffit de lire et de relire toutes ces lectures de Nizan pour se rendre compte que la réception de l'oeuvre nizanienne diffère sensiblement de ce qu'on entend d'ordinaire par un processus de canonisation littéraire. Malgré l'abondante métalittérature à son propos, Nizan n'est pas devenu un 'classique' au sens strict du terme et son *oeuvre* n'a reçu, jusqu'ici, que relativement peu d'attention. Dans ce cas-ci, la réception ressemble plutôt à un enchaînement discontinu d'opérations de réanimation dont j'expliciterais par la suite tant les conditions de possibilité sociohistoriques que les contraintes idéologiques et normatives sous-jacentes. Au-delà de leurs divergences, voire de leur incompatibilité réciproque, l'effet de ces opérations de réanimation ne varie guère: on retouche le portrait, on crée une nouvelle image de l'homme et, plus rarement, de l'oeuvre, sans que le discours nizanien ne soit soumis à un travail de lecture approfondi. Jusqu'ici, Nizan n'a pas vraiment été *lu*: décennie après décennie, il est réhabilité et, chose infiniment plus problématique, adapté aux goûts (et aux dégoûts) du jour. Est-ce la vengeance ultime de l'actualité? Depuis trop longtemps, une imagologie<sup>4</sup> maladroitement déguisée en lecture tente de nous convaincre que Nizan a toujours, authentiquement joué la partie. Mais ce qui reste dans l'ombre, ce qui est tu – par ignorance ou intentionnellement, peu importe –, ce sont les *règles du jeu* qui surdéterminent le discours et l'engagement militants de Nizan. Quelle est au juste la partie qu'a jouée Nizan?

Qui est Paul Nizan? Un écrivain communiste, répète-t-on. La réponse est d'une évidence trompeuse, puisqu'elle escamote une autre question plus fondamentale: qu'est-ce que c'est que, au cours de l'entre-deux-guerres et surtout des années trente, un 'écrivain communiste'? Or, au niveau des études nizaniennes, tout concourt à exclure, à refouler, à travestir, à minimiser à l'extrême cette question-là. Avant d'entamer la lecture proprement dite, il vaut donc mieux déblayer le terrain, examiner de plus près la raison d'être de ce refoulement si tenace et ses modalités. Mais je sais d'ores et déjà que la lecture de Nizan sera iconoclaste ou qu'elle ne sera pas.

### *L'entre-deux-guerres: reconnaissance et précarité*

En 1938, Nizan reçoit le Prix Interallié pour son roman *La Conspiration*. C'est la consécration d'une carrière littéraire, commencée sept ans plus tôt avec la publication d'un pamphlet intitulé *Aden Arabie*<sup>5</sup>. Le succès étant indéniable, il ne faut pas non plus en surestimer le poids: la consécration médiatique n'équivaut pas forcément à une canonisation littéraire durable. Effectivement, l'analyse attentive de la réception des écrits de Nizan pendant les années trente<sup>6</sup> montre que l'oeuvre de Nizan, au

(3) La lettre de démission paraît dans *L'Oeuvre* du 25 septembre 1939: cfr. Annie COHEN-SOLAL, *Paul Nizan, communiste impossible*, Paris, Grasset, coll. "Figures", 1980, p. 243s.

(4) Quant à la notion d'imagologie, cfr. Milan KUNDERA, *L'Immortalité*, Paris, Gallimard-NRF, coll. «Du monde entier», 1990, p. 139s.

(5) Au point de vue générique, la réédition d'*Aden Arabie* de 1987 dans la collection Points-ro-

man étonne, vu que ce texte est tout sauf romanesque. Faut-il comprendre cette stratégie éditoriale comme une contribution, parmi tant d'autres, à la canonisation littéraire d'un auteur et d'une oeuvre qui n'ont cessé de faire l'objet de discussions *politiques* et *idéologiques*?

(6) À ce sujet, voir surtout Maurice ARPIN, *La Fortune littéraire de Paul Nizan. Une analyse des deux réceptions critiques de son oeuvre*, Bern-Berlin-

point de vue de la réception, se trouve dans une situation doublement précaire. La précarité est tout d'abord *littéraire* dans la mesure où le métadiscours sur Nizan revêt le plus souvent la forme de comptes rendus (parus dans des journaux ou des revues): l'attention pour son oeuvre reste locale, liée à l'événement même de la publication de tel ou tel livre, et elle est très inégale: *Aden Arabie*, *Antoine Bloyé* et *La Conspiration* ont connu un certain succès, mais cela fut beaucoup moins le cas des *Chiens de Garde* et du *Cheval de Troie*. De plus, les critiques ne discutent que rarement les qualités littéraires de l'oeuvre. On s'arrête surtout aux idées véhiculées par les livres et à l'homme: d'emblée, la lecture est subordonnée à l'évaluation idéologique, ce qui nous conduit à la deuxième forme de précarité. La précarité *idéologique* ne tient alors pas tant au fait que Nizan produit des textes qui seront tantôt approuvés, tantôt contestés, parfois même au sein du PCF<sup>7</sup>, qu'à celui, plus décisif, que l'évaluation idéologique, de par sa nature même, est conjoncturelle et donc instable. Il suffit que le climat politico-idéologique se transforme pour que l'évaluation idéologique change elle aussi. Malgré la présence de certaines constantes, l'idéologie – communiste ou autre – donne lieu à une pratique de réécriture et de réévaluation permanentes: si les circonstances le requièrent, n'importe quel jugement pourra être révoqué et remplacé, s'il le faut, même par une opinion contraire. Dans le cas de Nizan, la précarité idéologique aura de fâcheuses conséquences. Pour l'homme, certes, mais aussi pour l'oeuvre qui, elle, s'avère d'autant plus vulnérable que le degré de canonisation littéraire atteint à l'orée des années trente est assez modeste. Nizan quitte le parti, il meurt sur le champ de bataille, et aussitôt le féroce travail de mise à mort symbolique de l'homme et de l'oeuvre commence. La campagne de diffamation<sup>8</sup>, orchestrée par les leaders du PCF (Thorez, par exemple) et certains intellectuels communistes (Aragon<sup>9</sup>) ou communi-

Francfort a.M.-NewYork-Paris-Wien, Peter Lang, coll. «Publications universitaires européennes / Série 13: Langue et littérature françaises», vol. 204, 1995. Cet ouvrage constitue une riche source d'information bibliographique primaire mais il est un peu décevant – parce que trop descriptif – quant à l'examen (*discursif*) même de la réception de Nizan. Voir aussi ID., *Nizan, oubli et 'resurgence'. Le parcours d'un lectorat*, «Revue canadienne de littérature comparée», XXIII (1996), pp. 1067-1083; *Discours social, texte et paratexte. Les aléas de la fortune d'«Aden Arabie»*, in «French Review», LXX (1996-1997), pp. 206-218; *Discours social et les 'relectures' de Nizan*, in «Neophilologus», LXXXIV (2000), pp. 189-205.

(7) Pour ce qui est de la concurrence intestine parmi les critiques littéraires communistes: cf. e.a. Jean-Pierre BERNARD, *Le Parti communiste français et la question littéraire, 1921-1939*, Grenoble, P.U. de Grenoble, 1972; Jean-Pierre MOREL, *Le Roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque des idées», 1985; Maurice ARPIN, *La Fortune littéraire de Paul Nizan. Une analyse des deux réceptions critiques de son oeuvre*, Bern-Berlin-Francfort a.M.-New York-Paris-Wien, Peter Lang, coll. «Publications universitaires européennes / Série 13: Langue et littérature françaises», vol. 204, 1995.

(8) Pour un aperçu de l'«affaire Nizan», cf. e.a. Michel DREYFUS, *PCF, crises et dissidences. De 1920 à nos jours*, Bruxelles, Eds. Complexe, coll. «Questions au XX<sup>e</sup> siècle», n. 12, 1990, pp. 69-83.

(9) La façon dont Aragon a participé à la mise à

mort symbolique de Nizan tout comme le fait qu'il ne s'en est jamais excusé par après ont davantage discrédité une oeuvre qui souffre déjà beaucoup – et jusqu'à un certain point: injustement – de l'engagement communiste de son auteur. A ce sujet, cf. e.a. Pierre DAI, *Aragon. Edition mise à jour*, Paris, Flammarion, 1994, p. 429sq, 447sq. Pour une évaluation très négative du comportement d'Aragon pendant la Guerre froide, cf. e.a. Annie COHEN-SOLAL, *op. cit.*, pp. 267-269; Henriette NIZAN, *Libres mémoires*, Paris, Laffont, coll. «J'ai vécu», 1989, p. 374sq. Toujours au même sujet, cf. aussi Reynald LAHANQUE, *Aragon, Nizan et la question du réalisme socialiste*, in Bernard ALLUIN & Jacques DEGUY (éds.), *Paul Nizan écrivain*, Lille, Presse Universitaires de Lille, coll. «UL3», 1988, pp. 105-120; Jean ALBERTINI, *Aragon et Nizan*, in «Recherches croisées», VII (2001), pp. 111-123. Cela dit et sans vouloir innocenter les propos et gestes inexcusables d'Aragon, il faut en même temps se garder de tourner Nizan en martyr et Aragon en diable, comme on a trop tendance à le faire. L'aversion entre ces deux intellectuels a toujours été *réci-proque*: la lecture attentive de Nizan montre, par exemple, que celui-ci, dès que l'occasion se présente, invoque le passé surréaliste d'Aragon soit pour s'en moquer, soit pour dénigrer indirectement son concurrent. Ainsi, par exemple, on interprète couramment le personnage de Lange (*Le Cheval de Troie*) comme un doublet fictionnel à peine déguisé de Sartre, ce qui n'est correct que jusqu'à un certain point. Certaines situations liées à Lange font plutôt penser à Aragon. Je pense notamment à la scène du passage,

sants (Lefebvre<sup>10</sup>), jette, pour de longues années, le soupçon idéologique sur l'homme et l'œuvre: le silence et la non-lecture obligatoires comme armes idéologiques.

*Le surhomme, l'innommable et le révolté: les «Nizan» de Jean-Paul Sartre*

On le constate: la consécration de 1938 n'a été que de très courte durée. La rupture avec le parti change tout, et la guerre aussi: c'est comme si tout un continent de discours, de débats, de problématiques est englouti par l'Histoire et, avec lui, un grand nombre d'intellectuels, grands et petits, dont le renom ne survivra pas ou guère la tempête meurtrière<sup>11</sup>. Nizan, lui, il survivra. Dans un premier temps, grâce à Sartre<sup>12</sup>. Seulement, la première opération de réanimation symbolique est moins univoque qu'on ne le pense d'habitude. Jusqu'à un certain point, elle fut même très hésitante<sup>13</sup>. Pour y voir clair, il faut tout d'abord se débarrasser de l'image mythique des deux amis inséparables et absolument complémentaires, celle de Nitre et de Sarzan, puisqu'elle ne correspond que très partiellement à la réalité biographique et historique<sup>14</sup>. Certains textes de jeunesse autobiographiques de Sartre, tels que *La semence et le scaphandre* (1924)<sup>15</sup> ou *Une défaite* (1927)<sup>16</sup>, ainsi que certains passages de la correspondance avec le Castor<sup>17</sup> révèlent autre chose, à sa-

étrangement similaire à celle que l'on peut lire au début du *Paysan de Paris* (1927). Le fait que Lange ne représente pas, pour le narrateur, un héros positif pourrait être interprété comme l'indice d'une critique oblique du *surréaliste* Aragon (même si celui-ci entretemps fut devenu 'permanent' du parti au même titre que Nizan). Je reviendrai ailleurs sur ce rapport intertextuel (et idéologico-institutionnel) fort complexe.

(10) A la fin des années vingt, Lefebvre fait partie, avec Nizan, du groupe d'intellectuels réunis autour de «La Revue marxiste» dont l'existence sera éphémère: le groupe est dissous dans des circonstances un peu obscures. Selon certains, ce projet marxiste indépendant aurait été noyauté par le parti communiste. De toute façon, lisant *La Conspiration*, Lefebvre s'est senti visé par Nizan, parce que le roman peut effectivement être lu comme le récit (auto-)biographique et peu flatteur de l'expérience de «La Revue marxiste». Si l'attaque de Lefebvre est condamnable, elle est néanmoins compréhensible. En 1938, le prière d'insérer présente *explicitement* *La Conspiration* comme un roman à clefs traitant d'une période et d'un groupe de jeunes intellectuels bien identifiables (cfr. Maurice ARPIN, *op. cit.*, pp. 85-86). Après la guerre, au moment où la campagne de diffamation dirigée contre Nizan bat son plein, Lefebvre répond à *La Conspiration* en brochant, dans *L'Existentialisme* (1946), un pamphlet anti-sartrien, un portrait négatif de Nizan, ce qui, le climat idéologique étant ce qu'il était à l'époque, ne plaide pas en faveur de Lefebvre. Quelques années plus tard, l'image de Nizan devient plus nuancée, mais il reste des traces d'une indéniable animosité personnelle plutôt qu'idéologique: cfr. Henri LEFEBVRE, *La Somme et le reste. Présentation de René Lourau*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. «Analyse institutionnelle», 1989 [1958], pp. 425-435. Finalement, dans *Les Aventures de la liberté* de Bernard-Henri Lévy figure une interview avec Lefebvre dont la teneur, quant à Nizan, est de nouveau relativement froide, sans que

Lévy n'intervienne pour corriger un peu les propos (unilatéraux) de Lefebvre: cfr. Bernard-Henri LEVY, *Les Aventures de la liberté*, Paris, Grasset, 1991, pp. 99-100.

(11) L'entre-deux-guerres reste une époque historique et culturelle paradoxale, à la fois proche, bien connue – les grands et violents débats idéologiques des intellectuels – et éloignée, énigmatique même – la signification *concrète* et *individuelle* de tous les signifiants-fétiches, la vie quotidienne et l'insouciance d'une certaine jeunesse. Cfr. les nombreuses remarques à ce sujet dans Jean-Paul SARTRE, *Les Carnets de la drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*. Nouvelle édition augmentée d'un carnet inédit. Texte établi et annoté par Arlette Elkaïm SARTRE, Paris, Gallimard, 1995 et Jeannine VERDES-LEROUX, *Introduction*, in Id., *Refus et violences. Politique et littérature à l'extrême droite des années trente aux retombées de la Libération*, Paris, Gallimard, 1996, p. 17.

(12) Pour une analyse plus générale du rapport Nizan-Sartre au niveau de leur production littéraire respective, voir Jacques DEGUY, *Nizan et Sartre. Les miroirs jumeaux de la fiction*, in «Europe», 72, 784-785 (1994), pp. 88-98.

(13) Ce qui explique sans doute, quelques années plus tard, le ton amer des premières pages de la préface à *Aden Arabie*.

(14) En ce qui concerne le Nizan de ces années précommunistes, cfr. e.a. Jean-François SIRINELLI, *Le cas Nizan*, in Id., *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, P.U.F., coll. «Quadrige», n. 160, 1994, pp. 402-414.

(15) Jean-Paul SARTRE, *Ecrits de jeunesse. Edition établie par Michel CONTAT et Michel RYBALKA*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 137-187.

(16) *Ibid.*, pp. 189-286.

(17) Voir e.a. Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres*. Edition établie, présentée et

voir les différences qui séparent les deux hommes. *La semence et le scaphandre*, par exemple, raconte l'histoire de deux jeunes amis – Tailleur (sartor-Sartre), narrateur à la première personne, et Lucelles (alter ego fictionnel de Nizan) – impliqués dans un vague projet de revue. Tailleur s'intéresse peu à ce qui le lie à Lucelles. C'est que, pour lui, Lucelles représente surtout un *Autre* presque absolu. Avec une ironie parfois cruelle qui préfigure celle des fragments autobiographiques des *Carnets de la drôle de guerre* et des *Mots*, il se dépeint comme un individu assez isolé, fuyant, si possible, le commerce social, comme un être sans morale cohérente et comme un écrivain assez médiocre, incapable de dissocier littérature et expérience vécue. Lucelles est à tous les égards l'antipode de Tailleur: une sorte de surhomme qui réussit là où Tailleur échoue ou ne réussit qu'à demi, un homme dont la vie obéit à un certain projet et qui fréquente avec une grande aisance différents milieux sociaux. Contrairement à Tailleur, Lucelles vit selon une dure volonté morale à consonance kantienne et il écrit des textes d'une beauté objective, impersonnelle<sup>18</sup>. Bref, en 1924, le récit de Sartre-Tailleur trahit un certain sentiment d'infériorité<sup>19</sup>. Quelques années plus tard, en 1938, le ton de Sartre change complètement. Il vient de publier *La Nausée*. La reconnaissance publique et littéraire est immédiate, même si elle se limite encore à certains milieux intellectuels et littéraires<sup>20</sup>. Désormais, de Sartre à Nizan, il s'agira d'un dialogue entre pairs, entre écrivains. Mais, de nouveau, ce qui frappe lorsqu'on lit le compte rendu de *La Conspiration*<sup>21</sup>, c'est la distance entre les deux auteurs. En partie positif et bienveillant<sup>22</sup>, le texte de Sartre se termine tout de même par un jugement dur, critique et dissonant par rapport à tant d'autres éloges, un jugement qui met en question la valeur littéraire de *La Conspiration*: «Un communiste peut-il écrire un roman? Je n'en suis pas persuadé [...]»<sup>23</sup>. Le dé-

annotée par Simone DE BEAUVOIR. *Vol.1: 1926-1939*, Paris, Gallimard, 1983, pp. 49-50: l'hésitation apparemment un peu hautaine de la part de Nizan quant à l'éventuelle publication, dans «Bifur», de *La légende de la vérité* de Sartre.

(18) Le lecteur trouvera quelques exemples de ces écrits de jeunesse de Nizan dans «Europe», 72, 784-785 (1994), pp. 7-13.

(19) Rétrospectivement parlant – donc, pour nous –, le portrait de Lucelles s'avère visionnaire: vers la fin de la même décennie, après une période d'instabilité mentale et morale et après le retour d'Aden en 1927, Nizan effectue certains choix décisifs: il se marie, il entre au PCF et il nourrit des plans intellectuels et littéraires précis. Nizan devient donc très vite un homme en situation, alors que Sartre, en matière de littérature et de politique, hésitera et tergiversera encore pendant bien des années (le saut décisif vers l'engagement est à situer au cours de la rédaction des *Chemins de la liberté*).

(20) Voir à ce sujet Ingrid GALSTER (éd.), *La Naissance du phénomène Sartre. Raisons d'un succès, 1938-1945*, Paris, Seuil, 2001.

(21) Jean-Paul SARTRE, «*La Conspiration*» par Paul Nizan [novembre 1938], in ID., *Critiques littéraires (Situations, 1)*, Paris, Gallimard, coll. «Folio-essais», n. 223, 1993 (1947), pp. 25-28.

(22) Sartre semble lire et approuver *La Conspiration* comme la destruction sans compromis du mythe de la jeunesse. Nizan est même comparé à Freud (*Ibid.*, p. 28) – une association un peu vicieuse de la part de Sartre si l'on se souvient de l'accueil hostile du freudisme dans le discours communiste

orthodoxe de l'époque –: tout comme Freud rejette l'image d'Épinal de l'enfance, Nizan démasque violemment le faux idéalisme, le sentimentalisme creux qui caractérise une certaine idée de jeunesse.

(23) *Ibid.*, p. 28. Ce n'est d'ailleurs pas la première remarque critique de Sartre à l'égard de Nizan. Dans un compte rendu de 1919 de John Dos Passos, Sartre s'interroge sur de la technique romanesque relative à l'individualisation du personnage et il choisit Nizan comme contre-exemple *négatif*: «Plus n'est besoin de nous présenter un ouvrier-type, de composer, comme Nizan dans *Antoine Bloyé*, une existence qui soit la moyenne exacte de milliers d'existences. Dos Passos, au contraire, peut donner tous ses soins à rendre la singularité d'une vie. Chacun de ses personnages est unique; ce qui lui arrive ne saurait arriver qu'à lui» (Jean-Paul SARTRE, *A propos de John Dos Passos et de 1919 [août 1938]*, in *Ibid.*, p. 22.) Deux remarques supplémentaires s'imposent: – les *Essais critiques* seront réunis en volume en 1947 et publiés comme le premier volume des *Situations*, c'est-à-dire au moment même où Sartre tente de réhabiliter son ami; simultanément, le même Sartre continue donc à mettre en question l'esthétique nizanienne qui est explicitement qualifiée de *communiste*; – en 1938, Sartre suggère qu'*Antoine Bloyé* souffre d'un certain schématisme psychologique, d'une impuissance à peindre des personnages vraiment individuels qui se singularisent par une psychologie complexe et irréductiblement personnelle; en 1960, dans la préface à *Aden Arabie*, le même Sartre lit *Antoine Bloyé* comme un récit (auto-)biographique

s'accord tient à la question de l'autonomie du personnage romanesque par rapport aux intentions (idéologiques) du narrateur (-auteur). Mais peu importe ici le débat esthétique proprement dit. Pour notre propos, il suffit d'enregistrer l'emphase avec laquelle Sartre se démarque de son ami communiste.

Pendant les premières années de l'après-guerre, l'attitude de Sartre vis-à-vis de ce qui est devenu entre-temps le 'cas Nizan' reste pour le moins schizophrène<sup>24</sup>. D'un côté, il veut à tout prix sauver son ami de l'oubli, le protéger contre les calomnies communistes, le réhabiliter. D'où ce jeu complexe de substitutions et de projections dans *La Mort dans l'âme*<sup>25</sup> et surtout dans *Drôle d'amitié*<sup>26</sup> dont la finalité est de falsifier les mensonges communistes au sujet de Nizan: le roman fait du soi-disant traître-Schneider-Vicariou (Schneider = sartor, Sartre; Vicariou = vicaire, celui qui tient la place de) un être authentique, alors que l'image du parti est systématiquement négative. A ce geste de rédemption fictionnel s'ajoute la pétition de 1947, publiée dans *Le Figaro* et signée par Sartre, qui en a pris l'initiative, Camus, Mauriac, Breton, Leiris, Caillois, Merleau-Ponty et le Castor, et dans laquelle sont dénoncées les rumeurs scandaleuses d'espionnage et de trahison qu'Aragon et Lefebvre ont répandues à propos de Nizan. De l'autre côté et très paradoxalement, celui qu'il importe tant de sauver dérange en même temps; celui dont il faut réhabiliter le nom est aussi, pour le Sartre d'après-guerre, un *innommable*. Quoi de plus gênant, en effet, qu'un ami communiste lorsqu'on se propose d'élaborer une esthétique, une littérature existentialistes, c'est-à-dire, au cours des années 1946-1948, une littérature résolument non marxiste, non communiste, sinon franchement anticommuniste? Quoi de plus gênant qu'un ami dont on dit qu'il a trahi la cause communiste, lorsque, justement, on finit, en 1952 (l'année de 'tout anticommuniste est un chien') et après tant d'hésitations, par soutenir sans réserve le stalinisme du PCF? Que faire d'un ami qui manque tant, tout en étant de trop? Eh bien, on le cache gauchement derrière les rideaux, dans les plis du texte (tandis que le lecteur attentif devine qu'il est toujours là, quelque part, furtivement signalé, en filigrane) – comme c'est le cas dans *Qu'est-ce que la littérature?* –, ou bien, *solution plus simple, on le tait*.

En 1960 s'achève, semble-t-il, l'ère du purgatoire<sup>27</sup>. Commence alors celle de la résurrection ou plutôt celle des résurrections. De l'homme tout d'abord. La réédition d'*Aden Arabie* signale le retour en force de Nizan sur la scène intellectuelle française. Seulement, le revenant n'a plus grand-chose en commun avec la réalité biographique, textuelle, intertextuelle et contextuelle de l'entre-deux-guerres. Dans tout ce qu'il a écrit et entrepris pendant les années trente, Nizan s'est comporté en *homme de parti*, en *militant* communiste. La réédition de 1960, pour sa part, le métamorphose en homme révolté, solitaire et hétérodoxe. Sur ce point, le lecteur de 1960 ne pouvait guère se tromper. La réédition est publiée par Maspero, c'est-à-dire par une maison d'édition de gauche qui se situe en dehors du circuit éditorial communiste propre-

d'une grande pertinence *psychologique* (cfr. AA 32s.).

(24) Au sujet de l'affaire Nizan, cfr. e.a. Michael SCRIVEN, *Sartre and the Nizan Affair*, in «Sartre Studies International», 2:1 (1999), pp. 19-39.

(25) Jean-Paul SARTRE, *Oeuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1981, pp. 1135-1457; notes et variantes: 2012-2103.

(26) *Ibid.*, pp. 1459-1534; notes et variantes: 2104-2121. A vrai dire, la dimension *politique* de l'engagement et la question du communisme n'apparaît de manière systématique que dès le troisième

volume des *Chemins de la liberté*. Dans *L'Age de raison* et *Le Sursis* domine encore l'opposition entre quietisme-nihilisme d'une part et engagement d'autre part: nulle trace donc de l'affaire Nizan. Qui plus est, au début de la guerre, Sartre semble même '*dépolitiser*' son ami: la présence de Nizan dans les *Carnets de la drôle de guerre*, par exemple, est presque toujours liée à des souvenirs de jeunesse parfois nostalgiques.

(27) Pour un survol intéressant de la réception de Nizan dès 1960, cfr. e.a. David MACEY, *Paul Nizan: A Posthumous Life*, in «Studi Francesi», 88 (1986), pp. 38-45.

ment dit<sup>28</sup>, et, qui plus est, elle paraît dans la collection «Cahiers libres» dont l'orientation est franchement anticoloniale<sup>29</sup>, là où en 1960, en pleine crise algérienne, la position politique du PCF est tout sauf univoquement anticoloniale<sup>30</sup>. Puis, il y a bien sûr la fameuse préface de Sartre<sup>31</sup>. Dans la première partie de ce texte, Sartre dresse en quelque sorte le bilan du destin tragique de Nizan au cours de l'après-guerre. Il s'attaque violemment au PCF et à tous ceux qui ont jeté le discrédit sur Nizan et son oeuvre. De plus, avec Nizan, nous dit Sartre, a disparu aussi le sens de la véritable révolution: la gauche des années d'après-guerre s'étant contentée de lâches compromis, elle a mollement préféré le confort matériel au bien-être social et moral. Ce règlement de comptes, on le devine, est aussi une sorte d'autocritique: Sartre avoue que, lui aussi, il s'est enthousiasmé trop vite pour trop peu et, surtout, qu'il n'est pas allé jusqu'au bout lorsqu'il s'agissait de lutter pour la réhabilitation *totale* de Nizan. La deuxième partie de la préface est alors consacrée au seul Nizan. Le discours de Sartre devient plus dense, le récit mi-anecdotique, mi-biographique est clairement surdéterminé par une autre finalité: au fond, Sartre est à la recherche du secret fondamental de Nizan, le secret susceptible de rendre compte de tous ses choix concrets. Il est donc en train d'écrire une sorte de biographie existentielle à l'instar du *Baudelaire*, du *Mallarmé* ou encore du *Saint Genet*<sup>32</sup>. Quoi qu'il en soit, d'une partie à l'autre, le ton du récit

(28) Pour d'autres remarques sur la topologie éditoriale de la réédition, cfr. e.a. Maurice ARPIN, *op. cit.*, p. 125s. et David MACEY, *art. cit.* En réalité, la topologie de l'édition de 1931 n'est pas moins étonnante. *Aden Arabie* est publié par Rieder dans la collection «Europe» qui est aussi le nom de la revue d'inspiration rollandiste (internationalisme, ouverture idéologique) et non communiste qui avait d'ailleurs prépublié certaines parties d'*Aden Arabie*. Comble d'ironie donc que cette parution d'un pamphlet de teneur assez sectaire, démolissant symboliquement tout ce que représente l'Europe dans une collection appelée «Europe». Jean Guéhenno, le directeur de la collection, avait d'ailleurs demandé à Nizan d'omettre la dernière partie – la plus idéologique et la plus violente aussi – d'*Aden Arabie*; en vain. La différence entre 1960 et 1931? En 1960, Nizan est posthument *annexé, modernisé*; en 1931, il s'infiltré dans le circuit éditorial non communiste, il s'insinue dans un lieu de publication. En 1936, amer et déçu, Jean Guéhenno quittera «Europe» à cause de difficultés financières mais aussi – c'est ce que nous apprend sa correspondance avec Rolland – parce que, selon lui, le PCF, par l'intermédiaire de ses intellectuels, tente de monopoliser la direction de la revue et d'en faire un lieu de publication communiste: cfr. e.a. Jean GUEHENNO, *La Foi difficile*, Paris, Grasset, 1957, p. 177sq.; Jean-Pierre BERNARD, *op. cit.*, pp. 311-312; Koenraad GELDOLF, *De la vengeance à la révolution spectrale. Présences de Caliban chez Shakespeare, Renan et Guéhenno*, in «Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte», 21:3/4 (1997), pp. 325-352.

(29) La nouvelle topologie modifie l'horizon d'attente: vu l'éditeur, vu la collection, vu la réputation contestataire et anticolonialiste du préfacier, le lecteur de 1960 s'attend presque automatiquement à une diatribe contre le colonialisme au nom d'un tiers-monde opprimé, ce qui n'est absolument pas le cas. Dans *Aden Arabie*, la problématique coloniale reste périphérique et l'image de l'Afrique passablement conventionnelle:

en somme, l'Afrique ne vaut que dans la mesure où ce continent condense et dévoile les structures économiques fondamentales de l'Europe. Nizan n'attend au fond rien des Africains et il ne les considère certainement pas comme une sorte d'avant-garde révolutionnaire (pour une lecture plus approfondie à ce sujet, cfr. e.a. Koenraad GELDOLF, *De koloniale problematiek in de Franse literatuur*, in Theo D'HAEN (red.), *Europa buitengaats. Koloniale en postkoloniale literaturen in Europese talen*. Vol. 2, Amsterdam, Bert Bakker, 2002, pp. 9-37... Nizan n'est dès lors pas un Fanon avant la lettre, loin s'en faut, et David Caute se trompe par conséquent en affirmant: «Ce fut le colonialisme, vu de près, qui fit un communiste de l'étudiant marxiste qu'était Nizan». (David CAUTE, *Le Communisme et les intellectuels français, 1914-1966*, Paris, Gallimard, coll. «La suite du temps», 1967, p. 242).

(30) Cfr. e.a. Michel DREYFUS, *op. cit.*, pp. 93-140 et Jean-Pierre RIOUX & Jean-François SIRINELLI (éd.), *La Guerre d'Algérie et les intellectuels français*, Bruxelles, Eds. Complexe, coll. «Questions au XX<sup>e</sup> siècle», n. 26, 1991.

(31) AA 7-60. Pour d'autres lectures du rapport Sartre-Nizan (e.a. à partir de la préface): cfr. e.a. Maurice MERLEAU-PONTY, «Préface», in ID., *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, pp. 7-47 et Patrick MCCARTHY, *Sartre, Nizan, and the Dilemmas of Political Commitment*, in «Yale French Studies», 68 (1985), pp. 191-205.

(32) Le projet même de ce nouveau genre de la biographie existentielle est explicité pour la première fois dans *L'Être et le néant*: cfr. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», n. 1, 1979 (1943), p. 616s. En fait, l'étiquette même de 'genre' est sujette à caution sans précisions supplémentaires: dans le discours sartrien, la biographie existentielle constitue une sorte de *métagenre* intégrant, à des variables, philosophie, psychanalyse, esthétique, histoire littéraire, considérations politiques, sociologiques et idéologiques, voire passages plus

change sensiblement. Dans la première partie prédominent l'invective et l'autocritique violentes, l'amertume même: on y découvre un Sartre inhabituel, *sérieux*. Après ce moment autocritique, Sartre se retrouve sur un terrain plus familier, celui de la biographie et de l'autobiographie, et aussitôt réapparaît ce mélange si typiquement sartrien de perspicacité analytique et d'(auto-)ironie qui constitue un des traits distinctifs par excellence des *Mots*, publiés trois ans après la préface<sup>33</sup>.

La mutation de l'homme de parti en homme révolté solitaire relève en fait – c'est-à-dire: étant donné la réalité historique et discursive des années trente – de la quadrature du cercle. Comment Sartre s'y prend-il? Quelles sont les opérations qui structurent son discours et qui transsubstantialisent le revenant, Nizan, en image, en mythe, en emblème? J'en retiens essentiellement quatre. Premièrement, il importe de *dépolitiser* (*déstaliniser*) le revenant, de dissocier la révolte pure de toute forme d'adhésion ou de récupération institutionnelles. Aussi Sartre banalise-t-il le fait que Nizan fut membre du PCF pendant plus de dix ans: l'adhésion au parti n'est qu'une solution provisoire à une problématique plus originaire, qu'un moyen contingent pour canaliser l'essentiel, à savoir la révolte, la volonté de refus radicale. Ensuite, Nizan est soumis à une opération de *délittérisation*. Ce portrait d'un *écrivain* communiste étonne en effet par la relative marginalité de questions littéraires. Ce qui compte, après tout, c'est l'homme, pas l'oeuvre. Qui est Nizan? L'exemple même d'un homme moral, d'un homme du refus, d'un homme d'action, bref, d'un homme qui, à aucun moment, n'a été dupe de l'illusion esthétique ou du fantasme d'une littérature engagée<sup>34</sup>. Dans la mesure où il est bel et bien question des romans de Nizan, Sartre ne leur accorde qu'une valeur soit anecdotique (AA 20: *La Conspiration* et les promenades à travers Paris<sup>35</sup>), soit purement négative et stratégique (AA 47-49: la littérature comme arme idéologique), soit autobiographique (la lecture 'symptomale' d'*Aden Arabie* et d'*Antoine Bloyé*<sup>36</sup>): le discours littéraire de Nizan est dès lors réduit à un détail secondaire ou à un document autobiographique. En troisième lieu, Sartre *existentialise* le communiste. C'est en quelque sorte le supplément 'positif' de l'opération de dépolitisation. Chez Nizan, l'engagement idéologique n'expliquerait rien, il ne serait après tout que l'effet non durable d'un malaise existentiel plus profond caractérisé par l'angoisse et la hantise de la mort et de la finitude, un malaise auquel aucune idéologie ne saurait remédier et dont seule une phénoménologie existentielle peut mettre à jour les mécanismes de base<sup>37</sup>. Finalement, Sartre *modernise* Nizan en

ou moins fictionnels (sous la forme de *tableaux narratifs*). Pour un examen plus détaillé et plus systématique de la biographie existentielle – un examen ça et là un peu trop politiquement biaisé –, voir e.a. Michael SCRIVEN, *Sartre's Existential Biographies*, New York, St. Martin's Press, 1984.

(33) Toujours à propos de la préface, Ory parle à juste titre d'une «sorte de dernier chapitre des *Mots*» (Pascal ORY, *Nizan. Destin d'un révolté* (1905-1940). *Biographie*, Paris, Ramsay, 1980, p. 27).

(34) Ce qui, justement, constitue un des thèmes centraux des *Mots*.

(35) Mais là où Sartre se montre un peu mélancolique, le narrateur de *La Conspiration* réemploie le *topos* (d'inspiration *unanimiste*) de la promenade à travers Paris pour critiquer aussi bien la misère de la vie urbaine que les promoteurs: cfr. C 28s.

(36) Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la correspondance entre Paul Nizan et Henriette van Alphen, sa future épouse, à l'époque du voyage pour

se rendre compte qu'*Aden Arabie* est une construction fictionnelle à finalité pamphlétaire plutôt qu'un récit autobiographique: cfr. IC1 86-113. Dans *Aden Arabie*, une expérience biographique est idéologiquement *stylisée* en un récit de conversion exemplaire et l'usage de la première personne relève plus de la *ruse énonciative* (indice rhétorique d'authenticité + catalyseur d'empathie de la part du lecteur) que de la véricité autobiographique. Cela dit, la lecture (auto-)biographique lancée par Sartre a continué à exercer un certain attrait herméneutique: cfr., à titre d'exemple, Jacqueline LEINER, "*Aden Arabie*": *étude d'une structure autobiographique ou des équivoques du langage*, in «*Studi Francesi*», 59 (1976), pp. 286-292.

(37) La préface se lit comme une sorte d'application des thèses défendues dans *Questions de méthode* (1957). L'intention de Sartre serait alors celle-ci: comment penser la singularité d'un homme? et le leitmotiv de sa lecture pourrait se résumer de la sorte: Nizan est un intellectuel com-

passant complètement sous silence tout ce qui rapproche l'oeuvre de Nizan d'une littérature d'apparat communiste – c'est encore une manière de dépolitiser Nizan – et en l'associant à des courants de pensée d'avant-garde reconnus, canonisés tels que le surréalisme (deux renvois à Breton: AA 17, 28)<sup>38</sup>, la phénoménologie (toute la rhétorique sartrienne en est imprégnée) et la psychanalyse (l'enfance, le rêve, Freud, la rhétorique psychanalytique, AA 28)<sup>39</sup>, ce qui augmente, à l'intérieur du paysage intellectuel du début des années soixante, le poids intellectuel et littéraire de Nizan en termes de capital symbolique.

### *L'après-Sartre 1: les nouvelles stratégies de non-lecture*

Déstalinisation, existentialisation, délittérisation, modernisation? Disons-le franchement: Sartre n'a pas lu Nizan. Il l'a réinventé, métamorphosé en emblème d'une rêverie contestataire. De l'homme et de l'oeuvre, il n'a retenu que l'homme pour en faire un mythe qui, à bien des égards, en dit plus long de Sartre et de ses propres obsessions que de Nizan lui-même. Ce geste de *rédemption* repose de manière *constitutive* sur la méconnaissance foncière de ce qu'a pu être un jour le revenant. C'est à juste titre que l'on a parlé du «powerful distorting-lens of Sartre»<sup>40</sup> et qu'on affirme que Sartre a «sartrisé son ami»<sup>41</sup>, qu'il «n'a jamais vraiment compris Nizan [...]»<sup>42</sup>. Certes, Sartre a eu le mérite d'avoir tiré Nizan d'un injuste oubli, mais après lui, le véritable travail, celui de la lecture, reste à effectuer<sup>43</sup>. La préface à *Aden Arabie* est suivie par un silence relatif de dix ans. En tant qu'icône de révolte et de jeunesse intransigeante, Nizan garde tout au long des années soixante et surtout dès mai 68<sup>44</sup> une certaine actualité – dans *La Chinoise* de Jean-Luc Godard, par exemple, la cellule maoïste de la protagoniste s'appelle Aden Arabie –, mais ce n'est qu'en 1970 que la véritable réception de l'oeuvre redémarre avec la publication du *Destin littéraire de Paul Nizan* de Jacqueline Leiner<sup>45</sup>, un ouvrage qui sera suivi, entre 1970 et 1989,

muniste, mais tout intellectuel communiste n'est pas Nizan (à l'instar de «Valéry est un intellectuel petit-bourgeois, cela ne fait pas de doute. Mais tout intellectuel petit-bourgeois n'est pas Valéry»: Jean-Paul SARTRE, *Questions de Méthode*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», n. 111, 1986 (1960; parution originale dans *Les Temps modernes* en 1957, p. 55). La méthode progressive-régressive des biographies existentielles vise explicitement le «marxisme paresseux» qui «met tout dans tout» et qui «fait des hommes réels les symboles de ses mythes [...]» (*Ibid.*, p. 52.) Cependant, étant donné les résultats, on peut tout aussi bien se demander si la manière de lire sartrienne compense vraiment les insuffisances de la mythologie marxiste.

(38) Les renvois neutres, sinon positifs au surréalisme et à Breton étonnent dans le cas de Sartre. En effet, dans des textes antérieurs, celui-ci n'a jamais caché son aversion à l'égard de ce mouvement d'avant-garde: il le ridiculise par le biais d'une fiction à clé, ailleurs il en conteste explicitement et théoriquement les prétentions esthétiques et critiques: cfr. e.a. Jean-Paul SARTRE, *L'Enfance d'un chef* [1939], in *Id.*, *Oeuvres romanesques*, Paris, Gallimard – NRF, coll. «La Pléiade», 1981, pp. 314-388; *Id.*, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. «Idéess», n. 58, 1964 (1947, 1948), pp. 219-239, 360-370; *Idem*, «Orphée noir [1948]», in *Id.*,

*Situations III (Lendemain de la guerre)*, Paris, Gallimard-NRF, 1976, pp. 229-286.

(39) La même stratégie de lecture s'observe déjà dans le compte rendu de *La Conspiration* de 1938 (cfr. supra), mais, à ce moment, le discours sartrien, par rapport aux intentions du romancier communiste, s'avère ironique.

(40) W.D. REDFERN, *Paul Nizan: Committed Literature in a Conspiratorial World*, Princeton, Princeton U.P., 1972, p. 153.

(41) Pascal ORY, *op. cit.*, p. 65.

(42) Annie COHEN-SOLAL, *op. cit.*, 226.

(43) Bernard PUDAL résume ainsi la signification de l'intervention de Sartre: «La proposition sartrienne acclimatait l'oeuvre de Nizan à l'horizon d'attente d'un public nouveau, par une entreprise de séduction non exempte de censures et d'un montage thématique éthique et mythique, dont le succès était lié à la propension des lecteurs visés à s'identifier à ce héros intellectuel, solitaire et incompris» (Bernard PUDAL, *Nizan: l'homme et ses doubles*, in «Mots», 32, 1992, pp. 29-48).

(44) La réédition des *Chiens de Garde* en 1969 s'inscrit dans la même atmosphère de contestation de l'institution universitaire et du savoir qui y règne.

(45) Jacqueline LEINER, *Le Destin littéraire de Paul Nizan*, Paris, Klincksieck, 1970.

d'une bonne dizaine de monographies sur Nizan, dont la plupart sont plus ou moins biographiques<sup>46</sup>. Ces livres ont incontestablement, bien que de différentes manières, enrichi notre connaissance de Nizan. Par rapport à l'imagologie sartrienne, la distance est grande<sup>47</sup>. Désormais, les critiques ne recouvrent pas seulement l'homme mais aussi l'oeuvre. La lecture peut enfin commencer. Ce que ces monographies et biographies ont en commun, c'est qu'elles complexifient sensiblement l'image de Nizan et de son oeuvre. A l'encontre de Sartre, on réinscrit Nizan dans la configuration contextuelle et intertextuelle qui fut la sienne, on analyse l'évolution et la signification de l'adhésion au PCF, on se rend compte de nombre d'ambiguïtés biographiques et intellectuelles, et on se met finalement à lire l'oeuvre, à examiner ce que cela signifie au juste une 'littérature communiste'. Bref, tout est là pour qu'on échappe aux illusions et fausses séductions de l'imagologie sartrienne.

Pourtant, tout cela n'est vrai qu'en partie, la complexification dont je viens de parler, reste, à y regarder de plus près, fort insatisfaisante. Par rapport à l'imagologie sartrienne et communiste, et quant à leur teneur globale, à leur programme narratif et normatif implicite et explicite, les publications des années soixante-dix et quatre-vingt sont plutôt impliquées dans une logique de substitution dont la résultante est moins une nouvelle lecture de Nizan que la production d'une nouvelle image. Une fois de plus, la réinvention de l'homme s'effectue, en fin de compte, au détriment du discours nizanien et d'une meilleure connaissance de son mode de fonctionnement et d'inscription historiques. La grande majorité des monographies reposent sur trois stratégies de monumentalisation (et d'*euphémisation*) distinctes mais complémentaires, résultant en une nouvelle imagologie:

1. en tant que communiste ou marxiste, Nizan s'écarte souvent, sinon systématiquement de l'orthodoxie politique et idéologique prônée par le PCF ou par Moscou; il est un *communiste hétérodoxe*;

2. en tant qu'écrivain, Nizan s'écarte souvent, sinon systématiquement de l'orthodoxie communiste en la matière prônée par le PCF ou par Moscou; il est un *écrivain communiste hétérodoxe*;

3. l'hétérodoxie politique et idéologique et l'hétérodoxie esthétique forment un tout organique; Nizan représente la forme accomplie de l'idée de 'littérature engagée' ou de 'littérature politique (révolutionnaire)'.

Les deux premières thèses se rencontrent presque partout, implicitement ou explicitement, la troisième s'avère plus rare. La question est bien sûr de savoir comment ces lectures magiques se concrétisent, à l'aide de quelles opérations textuelles on arrive, d'une monographie à l'autre, à produire l'image d'un Nizan hétérodoxe, d'un écrivain communiste non doctrinaire. Dans les paragraphes suivants, je focaliserai surtout les opérations que voici: la *différenciation interne* de l'oeuvre, la *modernisation* et la *polarisation* intertextuelles et, enfin, la *projection*<sup>48</sup>.

Comment muer un écrivain d'apparat en un écrivain hétérodoxe jouissant d'une autonomie plus ou moins grande vis-à-vis de l'institution dont il fait pourtant partie intégrante (dès 1932) en tant que 'permanent'<sup>49</sup>? Dans cette optique, une des opéra-

(46) Auxquelles s'ajoutent quelques numéros spéciaux consacrés à Nizan: cf. e.a. «Atoll» 1 (fin 1967, début 1968), pp. 1-80 et «Europe» 72:784-785 (1994), pp. 3-136.

(47) Ce qui ne signifie point que l'influence du 'Nizan' monumental(isé) de Sartre soit nulle. La ténacité de la lecture (auto-)biographique de l'oeuvre

littéraire est là pour le prouver.

(48) Dans ce contexte-ci, l'analyse des monographies a une valeur indicative: il importe d'en dégager certaines orientations interprétatives globales. Je réserve à plus tard des discussions plus locales.

(49) C'est-à-dire un fonctionnaire rémunéré par le parti. Il existe une corrélation étroite entre la

tions les plus fréquentes consiste à créer, à l'intérieur de l'oeuvre de Nizan, des zones d'essentialité et d'inessentialité, d'acceptabilité et d'inacceptabilité, de lisibilité et d'il-lisibilité. La différenciation interne – et souvent purement *apodictique* – de l'oeuvre revêt plusieurs formes. Le critique peut, par exemple, hiérarchiser le discours nizanien au point de vue générique. Il écrira alors que les pamphlets – *Aden Arabie* et *Les Chiens de Garde* – sont qualitativement inférieurs aux trois romans, que ceux-là témoignent d'un sectarisme idéologique, tandis que ceux-ci articulent une vision du monde plus complexe, moins orthodoxe. D'autres chercheurs mettent en vedette la grande différence de ton entre le journaliste et le critique littéraire d'une part et le romancier d'autre part, tout en suggérant qu'au fond seul le dernier mérite vraiment qu'on s'y attarde<sup>50</sup>. D'ailleurs, symptôme on ne peut plus clair de cette sélectivité de la part des commentateurs: jusqu'à nos jours, la critique littéraire de Nizan que beaucoup jugent trop orthodoxe n'a toujours pas été examinée de manière systématique. La différenciation *générique* asymétrique s'accompagne parfois d'un travail de différenciation *chronologique* dont la finalité est identique: on érige un mur entre un *avant* problématique, sectaire et un *après* plus lisible, plus littéraire et plus hétérodoxe. Certaines monographies s'efforcent de montrer que les années 1934-1935, celles donc de la lente émergence du Front populaire, constituent, dans la carrière de Nizan, une plaque tournante, voire une césure, l'orthodoxie idéologique et littéraire cédant peu à peu le pas à une plus grande d'ouverture d'esprit, à une écriture plus souple<sup>51</sup>. D'autres critiques, par contre, minimisent le poids et la pertinence de la chronologie: de 1930 jusqu'en 1939, l'oeuvre de Nizan formerait un tout organique littéraire, relativement stable et pas ou peu affecté par les évolutions et les péripéties politico-idéologiques de l'époque<sup>52</sup>. La troisième opération de différenciation asymétrique est d'ordre *sémantique*. Dans ce dernier cas, on insistera sur l'ambiguïté de l'oeuvre, sur l'incongruence entre sa dimension franchement idéologique et sa dimension littéraire plutôt métaphysique. Pour y parvenir, on refoule systématiquement l'idéologue en faveur de l'écrivain, de sorte qu'il en résulte un Nizan bien particulier: au lieu du communiste militant, nous découvrons un homme tourmenté par la finitude de l'existence, par l'obsession de la mort, par un certain nihilisme, bref: un homme dont la vraie vérité se situerait au-delà ou en-deçà de la 'simple' idéologie. Il y a en a même qui vont encore plus loin, ils se passent d'ambiguïté et affirment, sur fond de silence, de manipulation et de (auto-)censure, l'hétérodoxie idéologique ou la qualité littéraire de certains textes<sup>53</sup>. Ce que l'on peut avancer, en guise de conclusion provisoire, c'est que la production de l'image d'un Nizan résolument hétérodoxe, d'un Nizan écrivain plutôt qu'idéologue s'appuie dans la plupart des cas sur une lecture partielle de l'oeuvre, sur une cécité structurale de la part des critiques qui frappe de non-lecture et parfois même d'exclusion pure et simple tout ce qui relie le discours nizanien à l'orthodoxie communiste, stalinienne de l'époque. L'*illusion optique* corrélative qui en découle et dont l'effet majeur est d'isoler le discours littéraire (ou romanesque) du

professionnalisation des militants communistes et la bolchévisation - stalinisation du PCF.

(50) Cfr. e.a. Adèle KING, *Paul Nizan écrivain*, Paris, Didier, coll. «Essais et critiques», n. 22, 1976, p. 7.

(51) Cfr. e.a. Jacqueline LEINER, *op. cit.*, p. 201s., Annie COHEN-SOLAL, *op. cit.*, p. 196 et Michael SCRIVEN, *Paul Nizan: Communist Novelist*, New York, St. Martin's Press, 1988, pp. 139-140 et *passim*; Id., *Class Divisions in the Cultural Production of Paul Nizan*, in «Nottingham French Studies», 31:2 (1992), pp. 104-105 et Idem, *Pour un théâtre de dénonciation*, in «Europe», 72:784-785 (1994),

p. 113.

(52) La dissociation structurale entre le politique et le littéraire est un des mécanismes de base dans les ouvrages déjà cités de Cohen-Solal, d'Henriette Nizan et d'Ory.

(53) Au sujet de l'article de Nizan sur Gide de 1934, Annie Cohen-Solal écrit: «C'est bien son texte sur Gide qui atteste qu'en 1934 il a définitivement abandonné ses réflexes de sectarisme pour intégrer des attitudes de la 'main tendue', la souplesse du Front populaire» (Annie COHEN-SOLAL, *op. cit.*, p. 161).

discours pamphlétaire, métalittéraire ou plus généralement doctrinaire, n'est nulle part *thématisée* : comme si, chez Nizan, la littérature était le refuge *naturel* du non-idéologique, que dis-je : l'instance même du non-idéologique. Cette transcendance ou souveraineté littéraire est aussi apodictique qu'imaginaire.

La différenciation asymétrique de l'oeuvre implique une stratégie de désidéologisation, d'épuration dont la rentabilité est d'autant plus grande qu'elle se double d'un 'réaménagement' simultané de l'espace intertextuel. A ce dessein, il suffit en premier lieu de diaboliser l'intertexte communiste de l'époque et de creuser ainsi un écart (de nouveau très souvent purement apodictique, c'est-à-dire non étayé par un travail de lecture approfondi et équitable, qui ne soit pas à la recherche d'anges et de démons) entre un *dedans* doctrinaire orthodoxe et un *debors* solitaire hétérodoxe. Le réalisme socialiste? Il n'a rien à voir avec les romans de Nizan<sup>54</sup>, c'est une invention soviétique qui ne s'est jamais bien acclimatée en France ou qui a été si profondément 'adaptée' à la situation française que l'autonomie des écrivains communistes tels qu'Aragon ou Nizan n'a jamais été en cause<sup>55</sup>. La critique littéraire communiste de l'époque – par exemple Jean Fréville dans *L'Humanité* – se montre à plusieurs reprises réticente par rapport à Nizan? *Donc*, nous dit-on ou suggère-t-on, il faut bien que Nizan ne soit pas du côté de l'orthodoxie<sup>56</sup>. Et, voyons, Nizan n'est tout de même pas Barbusse<sup>57</sup> ou Aragon<sup>58</sup> que l'on dégrade péremptoirement au rang d'emblèmes de l'orthodoxie idéologique et littéraire. Non, si on veut comprendre Nizan, ce n'est pas du côté communiste qu'il faut aller chercher. Essayez plutôt Freud, dada ou les surréalistes (cfr. supra), les grands classiques de la littérature occidentale et russe (non pas soviétique), Benjamin<sup>59</sup>, le Nouveau Roman<sup>60</sup>, la nouvelle ethnologie<sup>61</sup>, ou Heidegger et le Lukács préstaliniste, celui de *L'Ame et les formes*, de *La Théorie du roman* ou d'*Histoire et conscience de classe*<sup>62</sup>. Le lecteur entrevoit aisément l'enjeu d'une telle stratégie de

(54) Cfr. e.a. W.D. REDFERN, *op. cit.*, p. 99s. Redfern relie en outre le réalisme socialiste des années trente au nom de Jdanov, ce qui est historiquement incorrect, le rôle de celui-ci étant à cette époque-là marginal. En ce qui concerne les circonstances précises du Congrès de 1934 où fut proclamé le réalisme socialiste: cfr. e.a. Régine ROBIN, *Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, coll. «Aux origines de notre temps», 1986 (voir surtout la première partie). Susan Suleiman, pour sa part, sépare entièrement la création romanesque nizanienne de la problématique du réalisme socialiste et l'inscrit dans le genre plus ample – et tant historiquement qu'idéologiquement plus vague – du *roman à thèse*. Elle met ainsi entre parenthèses la question de l'appartenance idéologique de Nizan et de son impact au niveau *discursif*: cfr. e.a. Susan SULEIMAN, *Pour une poétique du roman à thèse. L'exemple de Paul Nizan*, in «Critique», 30 (1974), pp. 995-1021 et Id., *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, P.U.F., coll. «Ecriture», 1983, pp. 126-146 (analyse du *Cheval de Troie*).

(55) C'est la teneur de la lecture fonctionnaliste de l'état du champ littéraire français des années trente dans Jean-Michel PERU, *Une crise du champ littéraire français. Le débat sur la 'littérature prolétarienne' (1925-1935)*, in «Actes de la recherche en sciences sociales», 89 (1991), pp. 47-65.

(56) Cette stratégie de lecture est à l'oeuvre presque partout mais elle acquiert un poids vraiment

crucial dans les *Libres mémoires* d'Henriette Nizan.

(57) Cfr. e.a. W.D. REDFERN, *op. cit.*, p. 99s.

(58) L'antithèse Nizan-Aragon – avec, bien sûr, Aragon dans le rôle du vilain communiste – est un 'classique' des études nizaniennes. Si "l'affaire Nizan" justifie en partie l'attitude critique vis-à-vis d'Aragon, la réalité même des années trente interdit simplement toute opposition manichéenne entre ces deux intellectuels communistes: cfr. infra.

(59) Cfr. Lothar BAIER, *Cette guerre civile est finie*, in «Europe», 72:784-785 (1994), p. 78; Roland JERZEWSKI, *Benjamin liest Nizan. Ein später Literaturbrief über "Die Verschwörung"*, in Klaus GARBNER & Ludger REHM [Hrsg.], *Global Benjamin*, München, Fink, 1999, Bd.2, pp. 1098-1117.

(60) Cfr. e.a. Pascal ORY, *op. cit.*, p. 108.

(61) Cfr. e.a. Henriette NIZAN, *op. cit.*, p. 171.

(62) Cfr. surtout Youssef ISHAGHPOUR, *Paul Nizan. Une figure mythique et son temps*, Paris, Le Sycomore, coll. «Arguments critiques», 1980. Le Paul Nizan d'Ishaghpour est très certainement une figure mythique qui n'a plus rien en commun avec «son temps». Ce livre représente en fait un exercice de réécriture abstrait, destiné à inscrire Nizan dans une certaine tradition du marxisme occidental, celle notamment de Lucien Goldmann. Pour une relecture semblable, mais de moindre qualité que celle d'Ishaghpour, cfr. Richard WASSON, 'The True Possession of Time': Paul Nizan, *Marxism, and Modernism*, in «Boundary», 5 (1977), pp. 395-410.

lecture: l'intertexte communiste (ou communistant) de l'entre-deux-guerres se voit dépouillé de toute pertinence, de toute trace de complexité intrinsèque aussi, et Nizan habilement réinscrit – sans que cette (ré)inscription ne soit vraiment analysée en détail – dans un nouvel intertexte doublement payant en termes de capital symbolique: il désidéologise Nizan et lui accorde une place dans le panthéon de la Grande Culture: chose assez rare pour un intellectuel communiste, Nizan devient en quelque sorte un classique (d'avant-garde ou pas, peu importe), quelqu'un dont la critique des années 70 et 80 transfère le corpus de la périphérie culturelle au centre même.

La lecture sur base de différenciation (générique, chronologique, sémantique) asymétrique et de modernisation intertextuelle semble ignorer sa nature décontextualisante et, partant, abstraite et, tout comme dans le cas de Sartre, elle reste prisonnière d'une logique imagologique: c'est encore de l'homme qu'on nous parle, c'est encore une image qu'on nous impose au lieu de permettre une meilleure compréhension de l'oeuvre et de la manière dont celle-ci s'inscrit dans le contexte qui fut le sien. Ce manque d'auto-réflexivité s'explique d'ailleurs aisément. Beaucoup de ces textes sont effectivement marqués, imprégnés par les événements de mai 68 et leurs retombées, par le thème de l'engagement gauchiste en dehors du (et même contre) le PCF, et par la problématique de la littérature engagée et révolutionnaire que *Tel Quel* et tant d'autres intellectuels vont pousser à l'extrême. Dans de telles circonstances, la lecture objectivante de Nizan devient improbable. On interroge Nizan plutôt en pair, en exemple: les lecteurs et le discours à lire se situent à la même hauteur et entre eux règne la connivence la plus totale. C'est l'éternelle histoire d'un métalangage s'avouant révolutionnaire et façonnant un autre langage révolutionnaire du passé au gré de ses propres goûts et dégoûts. En d'autres mots, jusqu'ici, il semble qu'on ait décelé en Nizan une sorte de contemporain. Depuis Sartre, la lecture de Nizan aura-t-elle donc été autre chose qu'un jeu de miroirs plus ou moins complexe, un jeu qui, en outre, nous renseigne davantage sur les différentes générations de lecteurs que sur l' 'objet' de leurs lectures?

La faillite symbolique de l'esprit de révolte et du communisme en France au cours des années soixante-dix n'a guère amélioré la situation. Malgré ses allures parfois dramatiques (la *mort* de Marx, etc.), la conjoncture intellectuelle et politique paraît néanmoins positive. Toutes les conditions pour une nouvelle lecture de Nizan, c'est-à-dire d'une lecture résolument contextuelle et plus sensible à l'historicité du discours nizanien et à tout ce que cela implique, sont remplies. Après la parution de *L'Archipel du Goulag*, après l'implosion du marxisme althusserien, après le drame des *boat-people* et du Cambodge, le marxisme cesse définitivement d'être, comme le prétendait naguère Sartre, cet horizon ultime vis-à-vis duquel il faut prendre position: il est devenu un phénomène politique, social, culturel et littéraire dont nous pouvons enfin étudier la genèse, les ramifications, la force d'attraction et les aspects plus noirs, démoniaques. Cependant, les événements ont pris un autre tour. D'aucuns préfèrent obstinément la mythologie, ils échangent volontiers le difficile et patient travail de lecture et de reconstruction historique contre un *xx<sup>e</sup>* siècle peuplé de stéréotypes qui n'expliquent rien mais qui possèdent l'avantage d'engendrer un univers 'historique' familier, faussement rassurant<sup>63</sup>, ou contre la facilité du jugement ou de la condamnation moraux<sup>64</sup>. D'autres se lancent, une fois de plus, dans un douteux exercice de 'réé-

(63) A cet égard, le récent ouvrage de Michel Winock en la matière est assez décevant: il synthétise ce que l'on sait déjà sans désautomatiser nos grilles de perception en ce qui concerne la difficile question des intellectuels et de leur engagement politique. Ce constat vaut encore plus pour ce que Winock, spécialiste des droites et du fascisme, dit

au sujet du communisme et des intellectuels de gauche: cfr. Michel WINOCK, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

(64) Les deux champions de cette 'historiographie' rétrospective triomphaliste sont Bernard-Henri LEVY, *op. cit.* et François FURET, *Le Passé d'une illusion*, Paris, Fayard, 1996.

criture' historique qui frôle la falsification pure et simple. Depuis la deuxième moitié des années 70, Bernard-Henri Lévy, habile inventeur et promoteur de la soi-disant Nouvelle Philosophie, ne cesse de le répéter: Marx et marxisme sont morts. Diagnostique que l'on croirait désastreux, fatal même pour Nizan. En réalité, il n'en est rien. Nizan se porte bien, il s'est merveilleusement bien adapté à l'ère de la fin des grands récits, à cette époque qui, de manière hautaine, dresse le bilan moral de son propre passé récent. Nizan, très miraculeusement, échappe à ce procès unilatéral, hâtif qui a déjà fait tant de victimes (qu'on ne juge plus ou guère dignes de lecture) – Sartre, Heidegger, Blanchot, Aragon, Drieu, Althusser, et j'en passe, d'innombrables.

### *L'après-Sartre 2: de la non-lecture à l'hagiographie*

Les monographies que nous venons de passer en revue ont largement contribué à cette survie: l'image de l'écrivain communiste hétérodoxe résiste bien au démasqué généralisé de la folie idéologique, totalitaire du xx<sup>e</sup> siècle. Deux livres, parus au cours des années '80 et en étroit dialogue l'un avec l'autre, vont pousser cette image non problématique (ou plutôt: soigneusement déproblématisé) de Nizan à son comble. C'est le moment de la béatification, de l'apothéose totales. Il s'agit plus particulièrement de *Paul Nizan: communiste impossible* (1980) d'Annie Cohen-Solal et des *Libres Mémoires* (1989) d'Henriette Nizan, deux livres de combat, destinés à nettoyer l'image de Nizan de toute trace d'orthodoxie, à trivialisier l'importance, pour l'homme et l'oeuvre, de l'adhésion au PCF. Tout, dans la biographie de Cohen-Solal, obéit à ce programme de lecture euphémisant. A commencer par le titre – *communiste impossible* – et par le lieu d'édition: le livre paraît aux éditions Grasset, dans la collection «Figures» dirigée par Bernard-Henri Lévy dont on connaît la vision un peu 'particulière' sur l'histoire des intellectuels. *Avant même* d'ouvrir le livre, le lecteur avisé pressent la teneur de la moralité qui va suivre: non, Nizan n'a pas été de ceux ou de celles qui se sont aveuglément soumis à la barbarie à visage (in-)humain que sont le marxisme et le communisme institutionnels. Qui est Nizan? Un communiste impossible, «un type d'intellectuel nouveau, un peu bâtard, comme il n'en existe pas encore»<sup>65</sup>. Page après page, Cohen-Solal défend et illustre cette 'bâtardise' à l'aide d'un récit qui repose sur deux opérations de base conjointes. La première crée l'image d'un Nizan qui, d'une manière ou d'une autre, du début jusqu'à la fin, s'écarte des directives idéologiques du moment et qui, du reste, n'aurait jamais occupé qu'une position marginale au sein du PCF. Voici, par exemple, comment la biographe évalue la réception communiste réservée d'*Aden Arabie* et des *Chiens de garde*:

Oui, Nizan est dans la mélodie [sectaire] qu'on joue dans les rangs du Parti à l'époque. Non, il n'intéresse personne au Parti avec ses expériences de jeune homme privilégié qui découvre les leurres par lesquels il s'est laissé abuser. [...] Un bâtard, on aurait dit [...] En tout cas un étranger au pays des bolchéviks français<sup>66</sup>.

Mais communiste bâtard et marginal ou pas, l'essentiel n'est sans doute pas là, puisque Cohen-Solal vise en réalité autre chose. Si Nizan est un communiste impossible, cela est dû au fait qu'il fut avant tout écrivain. Pour sauver la littérature, on l'opposera avec emphase à l'idéologie:

(65) Annie COHEN-SOLAL, *op. cit.*, p. 74. Est-ce que le choix même de l'adjectif «bâtard» dont on sait l'importance pour Sartre, serait l'indice d'une

opération de 'sartrianisation' souterraine?  
(66) *Ibid.*, p. 127.

On le voit clairement, là [au moment de la parution d'*Antoine Bloyé*] : la carrière politique et la carrière littéraire se développent pour Nizan selon deux voies parallèles. Il y a bien quelques passerelles, parfois, qui permettent d'aller de l'une à l'autre. Mais déjà s'inscrit au cœur de ses activités les plus profondes un divorce incontestable<sup>67</sup>.

Et de ces 'passerelles', il ne faut pas s'en soucier outre mesure : «[L]es deux voies ne vont pas de pair, parce qu'elles ne *peuvent* pas aller de pair»<sup>68</sup>. Ce qui ne fait que corroborer le statut 'bâtard' de Nizan à l'intérieur du parti. Ainsi, la biographe se débarrasse – par le biais d'une (hypo)thèse qui n'est nulle part justifiée – de la question la plus gênante pour toute forme d'hagiographie, de celle notamment de l'inscription intertextuelle, institutionnelle et contextuelle du discours nizanien (littéraire et autre).

Nizan publie sous le nom de Paul Nizan. Comme pour souligner la rupture radicale avec un passé et une éducation 'bourgeois', il gomme la moitié de son prénom : Paul-Yves appartient désormais au passé<sup>69</sup>. Henriette Nizan, qui relate en gros la même histoire que Cohen-Solal mais avec plus d'émotion et encore moins de scrupules vis-à-vis de la complexité et de la vérité historiques, accomplit le geste inverse : comme si elle voulait sublimer l'acte d'autocastration symbolique de son mari, elle fait renaître Paul-Yves qui finit par éclipser complètement Paul. A l'histoire se substituent la mémoire personnelle et l'hagiographie. Qui est Paul-Yves ? Plus qu'autre chose, un écrivain en marge, voire en dehors du Parti et, par moments, un communiste hétérodoxe. A titre d'exemple, un petit florilège :

La presse, unanime, loua la valeur littéraire [d'*Aden Arabie*], le ton très personnel, la valeur d'écriture du jeune auteur de vingt-six ans. Seule «L'Humanité» était réservée : ce texte n'avait rien d'orthodoxe, même si Paul-Yves y dénonçait les privilèges de la bourgeoisie. Je ne crois pas toutefois que Paul-Yves ait été particulièrement affecté par cette critique : lorsqu'on est un véritable écrivain, on n'écrit pas pour faire plaisir à son parti. Et, partant, il était reconnu comme écrivain<sup>70</sup>.

Chaque vendredi, il passait la littérature au crible du marxisme et dénonçait la littérature bourgeoise [...]. Mais Nizan était intelligent, cultivé, sensible<sup>71</sup>.

J'ai toujours admiré chez lui cette faculté de séparer si facilement ces deux domaines : le politique et le littéraire. Ainsi, il ne suivait pas le chemin d'Aragon : ni ode à Staline ni ode à Thorez<sup>72</sup>.

Nizan ne s'attardant pas à la considération littéraire de son parti, la critique ne l'atteignit pas. Seuls comptaient pour lui les jugements des vrais écrivains<sup>73</sup>.

[...] Malraux n'avait fait aucune concession. Il s'interrogeait : pourquoi le Parti ne fait-il pas confiance à ses écrivains ? C'était un thème que Nizan et Malraux avaient souvent évoqué ensemble. Ils ne comprenaient pas l'atmosphère de suspicion dont les écrivains étaient entourés, les critiques dont ils faisaient l'objet<sup>74</sup>.

Paul-Yves choisit «Vendredi» et non «L'Humanité» pour s'exprimer [à propos du *Retour de l'URSS* de Gide] car il désapprouvait en effet les propos sectaires du P.C. à l'encontre de Gide. Un esprit, un écrivain, de la taille de Gide méritait autre chose des anathèmes<sup>75</sup>.

(67) *Ibid.*, p. 133.

(68) *Ibid.*, p. 133 ; Cohen-Solal souligne.

(69) Tout comme Georg von Lukács décida, en 1918, au moment de sa soudaine conversion au communisme, de rayer la particule *von* devenue assez gênante dans des milieux 'prolétariens'. A partir de novembre 1918, il signera Georg Lukács.

(70) Henriette NIZAN, *op. cit.*, p. 154.

(71) *Ibid.*, p. 170.

(72) *Ibid.*, p. 174.

(73) *Ibid.*, p. 174.

(74) *Ibid.*, p. 197.

(75) *Ibid.*, p. 239.

Les plus grands éloges lui furent réservés [lorsque parut *La Conspiration*]. On parla à son propos de Dostoïevski et de Stendhal. On dit aussi qu'il venait d'écrire un chef-d'oeuvre<sup>76</sup>.

Mais pour Castor et Sartre qui ne connaissaient que vaguement le fonctionnement du Parti communiste, la parole de Nizan était toujours interprétée à cette époque comme la parole du Parti<sup>77</sup>.

Difficile, pour le lecteur, de se tromper: Nizan n'est pas un communiste pur sang, il n'est même pas un écrivain communiste, mais un écrivain tout court, un écrivain d'avant-garde même<sup>78</sup> qui n'a rien en commun avec le réalisme socialiste ou avec Aragon ou avec Sartre, et ainsi de suite. Sur le plan psychologique ou affectif, la volonté d'Henriette Nizan de protéger la mémoire de son mari se comprend; historiquement parlant, la mythologisation de l'histoire et d'une oeuvre littéraire n'en reste pas moins inacceptable, surtout quand elle présuppose, de différentes manières, une pratique systématique de la non-lecture et de la censure: l'illusion optique, dont j'ai déjà parlé plus haut, devient totale. Henriette Nizan nous présente ainsi des textes pour le moins ambigus, sinon franchement orthodoxes comme des monuments de courage hétérodoxe – l'exemple le plus spectaculaire étant sans doute sa 'lecture' de la réplique de Nizan au *Retour de l'URSS* de Gide<sup>79</sup> ou encore sa tentative d'associer Nizan au renouveau de l'ethnographie française<sup>80</sup>. Dans *Libres mémoires*, la littérature est sans répit sacralisée, même là où sa nature de pure propagande crève les yeux et est même ouvertement affichée. Indépendamment de l'authenticité personnelle de ce témoignage, la seule conclusion possible est celle-ci: pour mieux comprendre Paul Nizan, l'écrivain *communiste*, tout comme son époque, il faudra oublier ce Paul-Yves angélique. Sans remords.

### *En guise de conclusion: un programme de lecture*

Qui est Paul Nizan? Un écrivain communiste. Mais comment penser, comment articuler le lien entre le nom et l'épithète? Comment penser ce lien sans que le substantif n'invalidé l'adjectif, sans que celui-ci n'hypothèque la raison d'être de celui-là? Il semble que, jusqu'à présent, la lecture de Nizan n'ait pas dépassé le stade de l'iconographie révolutionnaire ou littéraire et que, dès lors, elle soit restée en-deçà des questions pourtant cruciales que je viens de soulever. On s'est trop exclusivement occupé de l'homme, de l'image de l'homme et trop peu de l'oeuvre, du discours: sans exception, l'iconographie place, intentionnellement ou pas, l'analyse discursive et contextuelle rigoureuse sous rature. Dans un des meilleurs ouvrages sur Nizan ayant vu le jour jusqu'ici<sup>81</sup>, James Steel a parfaitement raison de s'en prendre à la mythologie plus ou moins béate qui entoure la figure de Nizan:

(76) *Ibid.*, p. 245.

(77) *Ibid.*, p. 250.

(78) Cfr. supra: la modernisation intertextuelle.

(79) Quant au rapport Nizan-Gide, voir aussi Claude FOUCART, *André Gide face à Paul Nizan: la nouvelle critique gidienne*, in Bernard ALLUIN & Jacques DEGUY (éds.), *op. cit.*, pp. 91-104; Anne MATHIEU, *Gide sous l'oeil de Paul Nizan. Histoire d'une perception journalistique mouvementée*, in «Bulletin de l'Association des Amis d'André Gide», 29 (2001), pp. 243-267. J'y reviendrai ailleurs.

(80) Contrairement à ce que suggère Henriette Nizan (Henriette NIZAN, *op. cit.*, p. 171), Nizan s'attaque dès 1933, au groupe d'intellectuels rassemblé autour de Georges Bataille et de la revue «Mino-

taure», dont le deuxième numéro (1933) traite de la Mission Dakar-Djibouti, la plus grande 'entreprise' anthropologique française du XX<sup>e</sup> siècle. Nizan n'apprécie guère leurs engouements mi-ethnographiques, mi-artistiques et il dénonce «Minotaure» en le mettant directement en rapport avec «le caractère impérialiste de la fameuse Mission Dakar-Djibouti» (IC1 120-121). Voir à ce propos Koenraad GELDOF, *Entre exorcisme et possession. Littérature, ethnologie et autobiographie dans "L'Afrique fantôme" de Michel Leiris*, in «Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte», 23:1/2 (1999), pp. 145-169.

(81) Et qu'Henriette Nizan, pour des raisons évidentes, préfère *ne pas mentionner* dans ses *Libres mémoires* (cfr. aussi Bernard PUDAL, *art. cit.*, p. 35).

Tous les ouvrages écrits jusqu'à présent sur Nizan ont privilégié l'écrivain aux dépens du militant et du journaliste, ce qui ne cerne pas toujours l'homme, celui qui désespérément chercha à concilier l'écrivain et l'homme d'action. Disons-le d'emblée, Nizan se consacra davantage à son parti qu'à la littérature, fit preuve de davantage de discipline que d'esprit critique, se voulut davantage un militant qu'un intellectuel. Ont ainsi été laissés dans l'ombre des pans entiers de sa personnalité et de sa fonction de propagandiste révolutionnaire<sup>82</sup>.

Il n'est pas certain que l'ouvrage de Steel, nonobstant sa grande précision historique et contextuelle, ait toujours tenu tête aux séductions de la mythologie – ou à celles de la contre-mythologie –, mais il n'apporte sûrement pas de réponse vraiment satisfaisante à ma question de départ: qu'est-ce que c'est qu'un *écrivain* communiste. Pour convaincre, Steel aurait dû s'arrêter davantage au travail même de la lecture et à la question de la *spécificité* du mode de fonctionnement du *discours* littéraire et critique nizanien, ce qui, justement, n'est pas tout à fait le cas. Steel se comporte plutôt en historien, ce qui, dans ce dossier si envahi de légendes politiques et esthétiques, est déjà beaucoup, mais insuffisant pour l'examen approfondi et nuancé de Nizan écrivain et critique littéraire. Un jour, peut-être, on se mettra à lire une certaine littérature et critique communistes – celles de Nizan, en l'occurrence. Non pas dans le but de condamner ou de démystifier mais tout simplement et plus modestement, dans celui de *comprendre* de façon non imagologique ce que cela a pu signifier un jour: une écriture littéraire et critique communiste. Une telle lecture aura à montrer, de façon *intégrée*, que Paul Nizan, en tant qu'intellectuel communiste:

(1) assure, par le biais d'une stratégie soit d'infiltration<sup>83</sup>, soit de participation ouverte (surtout dès 1932-1933) la présence de l'orthodoxie communiste dans des organes de publication communistes/communistes (nationaux et internationaux ou soviétiques), tels que «L'Humanité», «Monde», «Ce Soir», «Commune» ou «Littérature internationale», ou plus hétéroclites sur le plan idéologique comme «Europe» ou «Vendredi»;

(2) Définit dogmatiquement, dans des comptes rendus ou des essais plus développés, la physionomie thématique et poétique d'une littérature communiste jugée acceptable et qui, à partir de cette définition, lit et (dé-)classe la littérature de l'époque;

(3) (re-)produit, par moments cyniquement, dans des essais journalistiques la représentation orthodoxe de la réalité sociopolitique de l'époque;

(4) crée infailliblement un univers romanesque conforme à l'orthodoxie communiste et destiné à gagner le public pour la cause communiste.

KOENRAAD GELDOF

(82) James STEEL, *Paul Nizan, un révolutionnaire conformiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1987, p. 13.

(83) À titre d'exemple, je me réfère au rôle discret mais important que joua Nizan dans la maison d'édition du Carrefour (qui publie e.a. «Bifur»):

cfr. e.a. Stephen KOCH, *La Fin de l'innocence. Les intellectuels d'Occident et la tentation stalinienne. Trente ans de guerre secrète*, Paris, Grasset, 1995, p. 83, 280-282. Voir aussi James STEEL, *op. cit.*, p. 88s., 224s.